Jean-Claude Grumberg

Pleurnichard

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

ISBN : 978-2-02-101261-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

Au frère de Pleurnichard.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Préambule

À sa naissance, en juillet 1939, à l'hôpital Lariboisière, si on excepte sa grosse tête et ses lunettes, Pleurnichard ne présentait aucun signe particulier. Son premier cri, sans être harmonieux, fut sonore et en rien nasal. Il fut circoncis huit jours après sa naissance, comme le veut la coutume, dans ce même hôpital Lariboisière par un chirurgien circonciseur agnostique et, j'espère, qualifié. Sale époque pour se faire circoncire, dites-vous ? Pas si sûr. Je connais un autre fils de déporté qui fut circoncis, lui, en juillet 1942, pendant la rafle du Vel' d'Hiv'. Un *moil'l* – circonciseur rituel – traversa Paris en métro, papillotes repliées sous son chapeau et étoile cachée sous *Je suis partout* afin de se rendre dans la cachette où l'enfant déjà caché espérait ses bons offices.

Revenons en 1939. La légende dit que Pleurnichard pleurnichait – en fait poussait des cris affreux – dès qu'il se trouvait dehors. Sa maman, Suzanne, avait beau le prendre dans ses bras,

Extrait de la publication

le bercer, le câliner, rien à faire, il pleurnichait jusqu'à s'en étouffer, comme s'il comprenait déjà la situation. Le père de la mère de Pleurnichard, Baruch Katz, qui suivait le landau les dimanches – Pleurnichard, bien sûr, ne s'appelait pas encore Pleurnichard, mais déjà JC, je sais, c'est compliqué à suivre, mais pas plus que d'autres légendes –, Baruch donc, tout en suivant le landau de JC poussé par Suzanne, psalmodiait en yiddish « *Oï veï*, y vivra pas », « *Oï veï*, y vivra pas », berceuse qui avait le don de mettre Suzanne hors de ses gonds.

Suzanne alors hurlait sur Baruch qui criait sur Suzanne. Ces cris, la chaleur de l'été, la nervosité ambiante due à l'imminence de la guerre jointe aux discours sur les juifs en général et sur Pleurnichard en particulier, « *Oï veï*, y vivra pas », incitèrent sans doute Pleurnichard à pleurnicher toujours plus fort.

C'est ainsi, dit-on, que Jean-Claude devint Pleurnichard.

Extrait de la publication

Avant, pendant, après

Plus jamais ça !

Avant d'être baptisé Shoah, « ça » n'avait pas de nom, pas de nom précis. C'était l'extermination, l'Holocauste, le génocide, la déportation, les camps, les chambres à gaz, les fours, c'était les rafles, Drancy, Compiègne, Beaune-la-Rolande, Auschwitz, Birkenau, Maïdanek, Treblinka. Quand Suzanne parlait d'avant, elle parlait d'avant « ça ».

Pour elle, l'après-« ça » ne fut pas la délivrance, la libération. Ce fut le non-retour, la fin de l'espoir, la découverte de l'innommable.

En fait, elle ne nous parlait jamais de « ça ».

Quand elle parlait de pendant, c'était d'elle, d'elle parcourant Paris à pied. De cette concierge d'un immeuble des beaux quartiers à qui elle demande : « À quel étage habite monsieur Zisserman ? », qui la tire dans sa loge, doigt sur la bouche,

en lui faisant des yeux : « Ils sont là-haut ! » Après quelques minutes de silence et d'apnée, Suzanne devine, à travers le voilage du brise-bise brodé, un homme en chemise, veste sous le bras, encadré par deux types en uniforme, précédé d'un autre en béret. « C'est monsieur Zisserman ? » souffle Suzanne. La concierge gonfle ses yeux tout en agitant son menton. Nouveau silence avant de pousser Suzanne hors de la loge. « Partez, ne revenez jamais, ne prononcez plus jamais son nom ! » Ah, c'était donc ça, monsieur Zisserman ou le secret de l'homme au masque de fer ! Et Suzanne de trotter par les rues et les avenues, remerciant son étoile de ne pas l'avoir conduite plus tôt chez ce Zisserman. Sept, huit minutes avant, et elle était bonne comme la romaine.

Non, non, non, elle ne faisait pas de résistance, elle était à Paris, seule, le reste de la famille pris ou en zone libre, alors on lui confiait des courses à faire, un bonjour à donner comme ça, en passant. Par quel canal, je ne sais. Ce qu'elle nous racontait avec une certaine fierté, c'est qu'elle avait parcouru Paris à pied, avant, pendant et après. Après, afin d'obtenir des papiers avec tampon officiel et républicain, certificat de disparition, puis de décès, puis d'autres lui donnant enfin droit au titre de veuve, veuve de guerre, elle y tenait.

Un après-guerre de papiers, de bureaux, de

Extrait de la publication

tampons, qui deviendra, au fil des ans, une guerre sans fin contre l'administration et ses préposés zélés, désireux d'appliquer décrets et lois spécialement concoctés pour nuire à Suzanne et aux siens. Oui, Suzanne parlait peu des arrestations, des rafles, de la déportation de Zacharie, de l'arrestation de Naphtali, le père aveugle de Zacharie.

Par contre, elle évoquait volontiers ses visites en banlieue, chez des amis, les Coquet. Monsieur Coquet s'appelait Carmen de son prénom, il était d'origine espagnole. Carmen Coquet. Suzanne débarquait chez les Coquet avec son paletot étoilé que les Coquet aussitôt lui arrachaient. Elle enfilait alors une jaquette de madame Coquet, l'étoile allait s'éteindre dans l'armoire à glace, et Suzanne retrouvait la faculté d'aller au cinéma, de s'asseoir à la terrasse des cafés. Elle était sans doute heureuse, fugitivement mais pleinement heureuse, elle avait de la chance dans son malheur. En avait-elle conscience ? Pensait-elle à nous, ses enfants, dont elle n'avait aucune nouvelle ? À Zacharie ? À sa famille en zone nono ? Aux tantes, oncles, cousins, cousines déjà pris ?

« La laitue près du bain-douche » était l'un de nos récits préférés. Figurez-vous qu'un jour on – « on » fut d'une importance déterminante pendant, avant et après également, soyons juste –, on donc lui indiqua qu'un marchand de quatre-saisons vendait de la laitue fraîche,

au prix d'avant-guerre, devant le bain-douche au fond du passage, en face du marché. Elle s'y rend. De la laitue !!! Devant le bain-douche, point de laitue ni de marchand, mais un boche, revolver au poing, semble attendre les chalands. Suzanne, le découvrant, se frappe le front comme si elle avait oublié ses topinambours sur le gaz et s'en retourne du même pas, sans courir. Voilà les faits d'armes de ma mère. Et celui-ci qui nous a permis sans doute de la retrouver après, saine et sauve : en 1944, boulevard Magenta, elle sort d'une mercerie où elle a acheté une plaquette de boutons pour une voisine. Il est cinq heures sept, dix-sept heures passées de sept minutes, sept minutes donc après l'heure légale d'achat des étoilés. Un jeune à béret la bloque sur le seuil de la mercerie :

– Police antijuive, tes papiers !

Suzanne regarde, il est seul.

– Pourquoi je vous donnerais mes papiers ? Je vous connais pas.

– Il est dix-sept heures huit.

– Je vous ai pas demandé l'heure !

– Tes papiers !

Elle fait mine d'ouvrir son sac, mais change son geste, comme ça – elle mime la chose : « J'te lui balance un grand coup de sac en pleine poire et j'me trotte fissa. » Il hurle :

– Tes papiers, youpine !

Extrait de la publication

Les passants s'agglutinent – nous sommes en 1944.

– Qu'est-ce que vous lui voulez, à la petite dame ?

Suzanne profite de son accent Arletty pur porc et lâche tout en s'éloignant :

– Il me demande mes papiers, c'merdeux. Non mais pour qui ça se prend !

Les passants – nous sommes en 1944, je sais, j'insiste, mais nous sommes en 1944 – soutiennent Suzanne. L'antijuif est englué. Suzanne se hâte sans courir vers son domicile. La voilà au 34, sauvée…

Elle monte – cette fois nous sommes en 1943 –, elle revient de chez les Coquet. Au premier étage des scellés sur la porte de droite, au second des scellés sur les deux portes, pas la peine de se fatiguer à monter jusqu'au troisième, elle monte pourtant, pas de scellés sur sa porte. Elle glisse sa clé et s'effondre dans l'atelier déserté. Puis elle se jette sur son lit et pleure. Voilà, c'était comme ça pendant.

En fait, je ne sais pas grand-chose d'avant, de pendant ou même d'après, sinon qu'après, c'est encore aujourd'hui. Je n'ai pas dû poser les bonnes questions, ou pire, je n'ai pas écouté les réponses. Happé par d'autres questions, avide d'autres réponses.

Extrait de la publication

Des copains d'école avaient également perdu un père, une mère avec frères et sœurs, mais je faisais comme si je ne le savais pas, eux faisaient de même pour moi. Il n'y a qu'à la cantine que ça transpirait. Les enfants de déportés et de fusillés ayant droit au rab, les autres gueulaient jusqu'à ce que la cantinière lâche, louche en l'air : « Il a plus son papa ! » Pleurnichard aurait pu ainsi s'empiffrer de plâtrées de purée de pois cassés en rab, hélas, en prime il avait pas d'appétit.

Plus tard, dans les années cinquante, une ancienne déportée visitait régulièrement ma mère. Elle était revenue des camps de la mort avec le côté droit paralysé. Son côté gauche traînait son côté droit qui pendait. C'était une moitié de survivante, un quart même tant elle était chétive. Elle passait ses journées à grimper des étages pour faire signer des pétitions, vendre des places pour des spectacles édifiants, des vignettes de la fête de *L'Huma*, que sais-je ? On l'entendait escalader, en général à l'heure des repas, son ahanement nous alertait. J'étais assis à table et je suivais son ascension avec terreur. Main gauche sur la rampe, elle se hissait. Chaque marche aurait dû lui arracher un cri de douleur, mais non, stoïque, elle grimpait, suspendant son effort un bref instant entre deux marches avant de repartir à l'assaut du ciel. La foi, la foi seule

Extrait de la publication

comme soutien et comme guide. Elle montait nos trois étages réputés durailles. Ma mère lui ouvrait avant qu'elle ne sonne, lui présentait une chaise dès l'entrée, qu'elle refusait des yeux. Elle se traînait jusqu'à la table et s'effondrait à la place de ma mère face à moi. Son corps décharné, sa poitrine asphyxiée ne reprenaient vie que bien des minutes après.

Ses yeux me fixaient, ses yeux qui avaient vu l'enfer me criaient : « Pourquoi, pourquoi n'es-tu pas encore au parti ? » J'étais déjà aux Jeunesses, j'aurais pu faire valoir mon jeune âge, mais je restais sans voix. « La paix, l'URSS, l'impérialisme, les fascistes, la lutte, la lutte, et toi, toi ! » Moi, je piquais du nez dans mon assiette.

Le jour où, des années après, ma mère m'annonça que le mari de la dame paralysée l'avait laissée tomber, je ne pus qu'applaudir en secret le courage de ce héros qui, après avoir résisté tant d'années à la sainte souffrance, au martyre permanent, avait choisi la liberté et la honte. Je l'imaginais chassé du parti, exilé, rejeté dans les ténèbres extérieures de la débauche impérialiste, il avait même une maîtresse ! Un héros, un véritable héros, vous dis-je.

Sous le regard spectral de la survivante, la bouchée de barbaque, durement gagnée par les mains prolétariennes de ma mère, durcissait comme pierre. J'avais beau l'expédier de

Extrait de la publication

part et d'autre de ma bouche tout en la mastiquant comme un damné, rien n'y faisait. J'étais contraint pour ne pas étouffer de la recracher dans mon assiette. Le spectre alors hochait la tête. La honte m'écrasait. Après la victoire du regard commençait la litanie : le parti le parti, la lutte la lutte, l'URSS l'URSS. Jamais elle n'évoquait le passé, son passé. Elle ne survivait que pour édifier l'avenir. Son corps cependant témoignait de ce passé, sa souffrance de chaque instant se trouvant sanctifiée par la réalisation quotidienne de la tâche démesurée qu'elle s'imposait : donner mauvaise conscience à tous les sympathisants juifs du quartier, ce qui représentait des dizaines d'étages à gravir, afin de hâter le triomphe des prolétaires du monde entier. On signait, on achetait les journaux, les vignettes, l'almanach. Elle repartait enfin. Son corps dévasté redégringolait nos trois étages, nous guettions, craignions sa chute, écrasés, terrorisés, à peine soulagés quand nous la suivions des yeux traversant la cour. Du troisième étage, c'était comme si nous regardions ramper trente-cinq kilos d'os, de douleur et de foi.

Je ne sais pourquoi j'avais si honte. Cette honte que j'invoque n'est peut-être que la honte éprouvée en traçant ces lignes, honte récente liée à mon absence de compassion d'alors ? Enfin, Pleurnichard murmurait, repoussant son assiette :

– Pourquoi elle se radine toujours à l'heure des repas ?

– Pour être sûre de nous trouver, chuchotait Suzanne en se tamponnant les yeux.

Pleurnichard pour dérider sa mère se dressait et tentait d'imiter la démarche de la visiteuse – on est mime ou on ne l'est pas –, mais le cœur ne suivait pas. Il cessait alors et gagnait son lit. Là, livre en main, il plongeait dans la vraie vie, celle de la Bibliothèque verte baptisée à l'eau de rose.

C'est dans l'un de ces livres saisis au hasard dans les rayonnages de la bibliothèque du Xe arrondissement, *La Dernière Frontière* d'Howard Fast, que Pleurnichard se trouva pour la première fois face au génocide. Ces squaws, ces enfants, ces vieillards, morts de faim et de froid dans la neige, le saisirent à la gorge et ne l'ont jamais lâché, le renvoyant au fil des ans à d'autres femmes, enfants, vieillards morts de faim, de froid, de coups et d'abandon.

La section du Xe de la Fédération des familles de déportés et fusillés proposa à Suzanne le poste honorifique de secrétaire. Suzanne, au lieu de dire qu'elle ne savait ni lire ni écrire, cessa d'assister aux réunions. La survivante cessa alors de nous visiter.

Extrait de la publication

Pardon ? Comment dites-vous ? Pourquoi Suzanne, dotée d'un accent Arletty pur porc, née à Paris XVIIIe, ne savait-elle ni lire ni écrire ? À cause de la guerre. Non, pas la deuxième, la première. Avant la seconde guerre, souvenez-vous, il y a eu la première. Suzanne en fut l'une des bénéficiaires. Ses parents, Baruch Katz et Dinah Zverdling, venaient de Brody, Galicie. Jusqu'en 1918 la Galicie fut l'une des provinces orientales de l'Empire austro-hongrois. La légende veut qu'un jour de 1914 la concierge des Katz déclare au passage à Baruch : « Monsieur Katz, on arrête les Autrichiens. » Autrichiens alliés de l'Allemagne, donc ennemis de la France. Baruch probablement ignorait qu'il était autrichien, il ne parlait que le yiddish et comprenait très mal le français, mais le ton péremptoire de la concierge l'inquiéta. En prime, ils étaient, Dinah et lui, comme on dit aujourd'hui, sans papiers. Toujours selon la légende rapportée par Suzanne, Baruch ne put supporter à domicile que la police vienne le saisir et se rendit de lui-même au commissariat du quartier. Il fut incarcéré d'abord avec Dinah et les trois enfants – Suzanne était l'aînée –, puis seul. Suzanne – sept ans à l'époque – me livra par bribes, quelque quarante ans après, un récit embrouillé et très décousu. Il faut dire que je n'étais guère friand des vieilles histoires, fussent-elles de famille. La guerre de 14-18,

pensez donc ! Nous, les jeunes progressistes, détestions, je ne sais pourquoi, les anciens combattants de 14-18.

Ce qui surnage du récit de Suzanne, ce sont des forteresses, des souterrains, des punitions ridicules, une discipline courtelinesque. Baruch, tailleur, fut affecté à la fabrication de vareuses, vêtement à la mode en ces années de guerre mondiale. Une fois libérée, Dinah, plutôt que rentrer à Paris, décide de retourner à Brody. Dans quel but ? On ne m'a jamais proposé une explication valable. Avait-elle encore de la famille à Brody ? Avaient-ils été tout simplement expulsés ? Voulait-elle vérifier s'ils étaient autrichiens ou non ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, les voilà, Dinah, Suzanne, Maurice et Gaston, en route vers l'Est.

Sur une place de village, quelque part en France, un groupe de réfugiés – de personnes déplacées, comme on ne disait pas encore alors – se presse autour d'un brasero. Je vous relate là le souvenir le plus précis de Suzanne, à moins que ce ne soit celui qui m'ait le plus frappé.

– On portait toutes des foulards sur la tête. Les villageois qui nous entouraient me demandent d'ôter mon fichu pour voir ma tête carrée. Ils nous prenaient pour des boches. Je leur dis : « On n'est pas des boches, on est des juifs. » Alors ils me font ôter mes souliers pour voir mes pieds fourchus.

Extrait de la publication

D'autres souvenirs, vagues, brumeux. À Prague, par exemple, ils font une longue pause. Ils retrouvent là-bas des membres de la famille de Dinah. Suzanne accompagne une cousine plus âgée, seize ou dix-sept ans, qui fait de la contrebande d'œufs frais. Pour entrer dans Prague avec des œufs, il faut payer l'octroi. Suzanne et sa cousine sont équipées d'une sorte de cartouchière à même la peau, dans chaque alvéole un œuf. Les voilà toutes les deux dans le trolley, il y a du monde, on les bouscule. Arrivés à destination, tous les œufs de la cousine sont intacts, tous ceux de Suzanne sont cassés. Elle est gluante, ça dégouline le long de ses jambes. Des décennies après, elle s'en essuyait encore la taille de dégoût.

Oui, vous avez raison, il y aurait là sans doute matière à un chapitre à part, voire un volume, mais il me faudrait compléter, remplir les trous, inventer. Je ne suis pas pour romancer les légendes. Et ce mystérieux retour vers l'Est m'éblouit trop pour que je lui donne un sens quelconque. L'inutilité, l'absurdité de ce retour, de ce voyage à travers les lignes, ne souffre pas d'être délayé. Brody est de l'autre côté de l'Europe. Entre la France et la Galicie il n'y a rien de moins que les fronts, tous les fronts, les belligérants, leurs tranchées, la guerre mondiale, quoi. Comment sont-ils passés ?

Comment ont-ils voyagé sans papiers ni argent ? Dinah ne parlant que le yiddish, ne sachant pas, selon Suzanne, si à Paris la famille Katz habitait rue Caulaincourt ou rue Clignancourt.

Baruch et Dinah furent ainsi séparés de 1915 à 1921, date du retour de Brody, qui, entre-temps, en 1918 précisément, lorsque Dinah et ses enfants l'atteignent, sera devenue polonaise, ou ukrainienne, ou biélorusse. Dans quel pays se situe Brody aujourd'hui, je serais bien infoutu de vous le dire.

Quelques mots sur Brody, quand même. Sachez d'abord que la maman de Sigmund Freud, Amalia Nathanson, y est née, et l'écrivain Joseph Roth, mort près de chez moi, à deux pas, rue de Tournon, Paris VIe, une plaque en fait foi. Roth n'avouait pas facilement qu'il était né à Brody. Naître à Brody, Galicie, c'était naître *schnorer*, va-tout-nu, tapeur, pique-assiette, mendigot. Une autre source prétend que Brody aurait été la capitale des musiciens klezmers, sans doute des *schnorers* musiciens. Voilà. C'est ainsi que Suzanne, bien que née à Paris, au lieu d'aller à l'école comme une bonne petite Parigote de la Butte, traversa l'Europe de 1915 à 1921, aller et retour, à pied j'imagine. À pied, à cheval ou en voiture, comme elle aimait dire.

Baruch et Dinah se retrouvèrent en 1921, rue Caulaincourt ou Clignancourt. Baruch évita

désormais la concierge. Suzanne fut placée dès son retour en apprentissage dans une maison de couture. Après sa journée de travail un second emploi l'attend, à domicile celui-là. Elle devient la finisseuse nocturne de Baruch, réinstallé apiéceur en chambre. Une troisième tâche lui incombera bientôt, après la naissance de sa sœur, fruit des retrouvailles parentales, elle deviendra la fille au pair de la famille Katz.

Après la Seconde Guerre mondiale, finisseuse, Suzanne deviendra la bonne de ses deux enfants. Sa journée de travail terminée, elle fait les courses, la bouffe, la vaisselle, la lessive, le raccommodage, le repassage. En fait elle ne trouve le temps d'apprendre à lire qu'entre ses différentes et harassantes occupations. Une fois par semaine, le samedi après-midi, elle se rend chez une voisine, institutrice à la retraite, qui lui fait tracer des bâtons et des boucles dans un cahier d'écolier. En fin de séance, après l'écriture, on passe à la lecture. Bras dessus, bras dessous, Suzanne portant le cabas de son institutrice vieillissante, elles sortent faire les courses. En chemin, Suzanne déchiffre, encouragée par sa pédagogue : « boulangerie », « pâtisserie », « teinturerie », « charcuterie », « Viniprix », « Paris-Médoc ». Il n'y a que « boucherie chevaline » qui lui posera des problèmes. Après bien des années, et bien des efforts,

Extrait de la publication

Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, suivi de *L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige.*
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les dieux, les hommes. Récits grecs des origines.*
Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*
Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au* XVII*e siècle.*

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2010. N° 101261 ( )
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication